Hervé Richou
a publié le 17 décembre 2021

Une grande dame

Ami entends-tu les soupirs et les pleurs qui me peinent ?
Ami entends-tu les larmes retenues à grand peine ?

C'est Daphné qui, malgré sa pudeur, sur l'épaule d'Aristide, ce soir de novembre, pleure. Aristide ne demande pas pourquoi, il tend un mouchoir à sa fiancée, la serre dans ses bras voulant la rassurer, puis relâche l'étreinte pour laisser respirer celle qu'il aime et dont il respecte, quelle qu'en soit la cause, le chagrin cruel et soudain.

Quelle tristesse envahit le cœur de Daphné devant la télévision ce soir ? S'agit-il de l'émotion provoquée par la musique de Francis Lai écrite pour ce film racontant l'histoire d'amour entre Jennifer Cavalleri et Oliver Barett ? S'agit-il d'une adaptation d'un ouvrage de Marcel Pagnol dans lequel est condamnée sans appel l'innocence de l'enfance à ne se conjuguer dans les collines provençales qu'au passé révolu. S'agit-il des funérailles retransmises en direct sur le petit écran de cet acteur qui ne fera plus aucune cascade ou bien de cet homme politique courageux et dévoué, ou encore de ce musicien qu'on croyait immortel ?

Rien de tout cela. Ce soir de novembre, Aristide et Daphné regardent l'arrivée de Joséphine Baker sur la montagne Sainte Geneviève. C'est au moment où sur l'écran le sous-titre apparait « Une grande dame au Panthéon » que Daphné, secouée d'un léger spasme, comprend brutalement qu'avec son mètre cinquante et un, elle ne sera jamais une grande dame.

Aristide se lève alors, coupe le son de cette retransmission sur la chaine d'informations en continu, place sur la platine un quarante-cinq tours, élève sa partenaire au rang de cavalière et reine du bal le temps du grésillement de la pointe diamant sur le disque vinyle.

Portée divinement par un chœur de voix féminines le timbre grave de Léonard Cohen, dans son écrin de velours, vient murmurer à l'oreille un chant de beauté, de caresses, et de branche d'olivier. Flutes, violons, cymbales accompagnent les pas de Daphné contre le corps d'Aristide, Le rythme de la danse, fait de pressions retenues, guidées par les pincements des cordes de la contrebasse est donné aux ombres que le foyer projette sur les murs blancs. Dans ce ballet improvisé, chorégraphié par le désir, le couple trace sur le sol des arabesques comme s'il dansait léger, aérien, suspendu dans les allées des jardins de Babylone, abandonnant toute gravité.

Alors, en apesanteur dans les bras d'Aristide, Daphné se sent être une grande dame.